

# Les représentations spatiales et les sciences sociales

*Regards Sociologiques*, n°60, 2022, pp.5-13

*L'image du milieu extérieur et des rapports stables qu'il [le groupe] entretient avec lui passe au premier plan de l'idée qu'il se fait de lui-même. Elle pénètre tous les éléments de sa conscience [...] ainsi s'explique que les images spatiales jouent un tel rôle dans la mémoire collective.*

Maurice Halbwachs, « Mémoire et société », *L'Année Sociologique*, 1949, troisième série : 1940-1948, tome premier, pp. 11-177, p. 142

Il y a maintenant un peu plus d'une décennie, la revue *Regards Sociologiques* publiait le numéro thématique « Mobilité/Autochtonie » en soulignant l'importance d'analyser « la dimension spatiale des ressources sociales »<sup>1</sup> dans la recherche en sciences sociales. En s'appuyant sur la notion de dimension<sup>2</sup>, pour éviter une « approche partitionnelle »<sup>3</sup> où se développeraient concomitamment, mais séparément, une géographie des faits sociaux et une sociologie des faits géographiques, l'espace et la société ne sont plus envisagés comme séparés, sans pour autant les mettre sur un même plan ni subordonner l'un à l'autre. L'acceptation de l'espace comme production sociale<sup>4</sup> et l'analyse de cette dimension spatiale des ressources sociales nécessitent toutefois de regarder plus attentivement que cela n'a été fait jusqu'alors *les dimensions sociales des représentations spatiales*. Cependant, il ne faudrait pas comprendre cette proposition comme un renversement du regard sur la relation entre espace et société. Ce numéro thématique est une contribution complémentaire à l'analyse des rapports et des faits sociaux, en ajoutant à l'analyse des arrangements géographiques, non plus uniquement les attributs symboliques de cet espace et les luttes pour leur efficacité dans sa production matérielle, pour l'accès ou la constitution de ressources sociales, mais également la diversité des arrangements symboliques de l'espace qui sont associés à ces attributs, les schèmes socio-cognitifs qui sont au fondement de cette diversité, les processus de socialisation qui étayaient ces dispositions sociales à arranger symboliquement l'espace géographique. Pour se faire, il aurait été particulièrement contre-productif de se référer à l'opposition matériel/idéal, souvent en vigueur dès qu'il s'agit d'analyser les représentations spatiales. Les contributions à ce numéro ont pris soin de mettre de côté cet écueil, car notre objectif consiste aussi à renforcer les pistes d'analyse en sciences sociales qui participent à la difficile mise à distance d'une conception de l'espace comme contenant.

<sup>1</sup> Ripoll Fabrice, Tissot Sylvie, « La dimension spatiale des ressources sociales », *Regards Sociologiques*, 2010, n°40, pp. 5-7.

<sup>2</sup> Veschambre Vincent, « Penser l'espace comme dimension de la société » : in Sechet Raymonde et Veschambre Vincent (Eds.), *Penser et faire la géographie sociale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, pp.211-227.

<sup>3</sup> Levy Jacques et Lussault Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, 2003, Belin, Paris.

<sup>4</sup> Lefebvre Henri, *La production de l'espace*, 1974, Paris, Anthropos.

Ces dernières années, l'investigation de la dimension spatiale dans l'analyse sociologique s'est accrue, notamment pour montrer l'importance des processus de socialisation<sup>5</sup> et des dispositions sociales intériorisées afférentes qui structurent le rapport des individus à l'espace géographique. Ces manières de percevoir et de représenter l'espace selon la position sociale contribuent à la différenciation entre les groupes, à son maintien, voire à son renforcement, que ce soit en termes de pratiques spatiales ou de significations environnementales, d'accès ou de maîtrise des lieux, etc. Autrement dit, cet objet n'échappe pas aux principes proposés par Durkheim et Mauss<sup>6</sup> selon lesquels les structures sociales sont en correspondance avec les structures mentales. Ainsi, le regard sociologique sur l'espace porte d'une part sur les enjeux sociaux, les luttes et les alliances pour l'arrangement physique de son contenu, de sorte à analyser ce que Lefebvre<sup>7</sup> nomme « la spatialisation ». D'autre part, il porte sur les représentations de l'espace en tant que systèmes de valeurs associés à un espace géographique circonscrit<sup>8</sup>, à un lieu, quelle que soit son échelle. Ces approches analysent le rapport à l'espace géographique en tant que réification de l'espace social, un processus qui contribue à transformer progressivement les structures sociales « en structures mentales et en systèmes de préférences »<sup>9</sup>. Cependant, les représentations de l'espace géographique sont principalement abordées sous l'angle des significations sociales (évaluations, jugements, croyances, etc.) qui sont associées aux lieux. Aidées par des catégories spatiales institutionnelles de plus en plus nombreuses (quartiers prioritaires de la politique de la ville, zones franches, etc.), voire par des catégories du sens commun qui gommant leurs significations tout en les véhiculant (les expressions « les quartiers », « les territoires », par exemple, sont de plus en plus utilisées), certains travaux sociologiques usent également de significations pour définir et circonscrire un terrain d'étude (un quartier populaire, un quartier gentrifié, une ville moyenne, etc.), quand d'autres, plus prudents avec cette association lieu/significations à l'œuvre dans les représentations, se focalisent sur la mise en avant de processus socio-spatiaux (stigmatisation, ségrégation, gentrification, paupérisation d'un quartier, etc.). Néanmoins, les approches par les dispositions sociales qui sont au fondement des manières d'agir et de penser avec et par l'espace géographique ne sont pas systématiquement localistes, c'est-à-dire centrées sur l'évaluation de chaque lieu, afin de géoréférencer, pour parler dans un langage géographique, les dimensions symboliques de l'espace. Celles-ci peuvent être mises en relation avec des catégories spatiales génériques, comme le logement<sup>10</sup>, l'espace public urbain<sup>11</sup>, etc. Il n'empêche que les sociologues négligent souvent les dimensions symboliques des arrangements spatiaux observables dans les représentations.

### **Un difficile mariage entre les mots et les images de l'espace géographique**

Avec les travaux de Denise Jodelet<sup>12</sup> sur les représentations sociales de l'espace urbain, la psychologie environnementale a surtout cherché à montrer la diversité des représentations socio-spatiales en décrivant le contenu géographique partagé par les membres d'un

<sup>5</sup> Authier Jean-Yves, *Espace et socialisation : Regards sociologiques sur les dimensions spatiales de la vie sociale*, 2012, Éditions Universitaires Européennes ; Rivière Clément, « La fabrique des dispositions urbaines », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2017, n° 216-217, pp. 64-79 ; Cayouette-Remblière Joanie, Lion Gaspard, Rivière Clément, « Socialisations par l'espace, socialisations à l'espace », *Sociétés Contemporaines*, 2019, n°115, pp.5-31.

<sup>6</sup> Mauss Marcel et Durkheim Emile, « De quelques formes primitives de classification », *L'Année Sociologique*, 1903, pp.1-72.

<sup>7</sup> Lefebvre Henri 1974, *op. cit.*

<sup>8</sup> Chamboredon Jean-Claude et Lemaire Madeleine, « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, 1970, n°11, pp. 3-33.

<sup>9</sup> Bourdieu Pierre, « Effets de lieu » : in Bourdieu Pierre (eds), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 255.

<sup>10</sup> Bonvalet Catherine et Gotman Anne, *Le logement, une affaire de Famille. L'approche intergénérationnelle des statuts résidentiels*, 1993, Paris, l'Harmattan.

<sup>11</sup> Rivière Clément, 2017, *art. cit.*

<sup>12</sup> Jodelet Denise, « Les représentations socio-spatiales de la ville » : in Derycke Pierre-Henri (ed.), *Conception de l'espace*, 1982, Paris, Université de Paris X, pp. 145-177.

même groupe social. Ces observations formelles sur les différences de contenu rejoignent les analyses en termes de position sociale des rares études existantes en sociologie<sup>13</sup>. Seulement, dans cette approche psycho-sociologique, le sens commun géographique est envisagé comme étant un des fondements d'un groupe social, une conséquence de la prépondérance attribuée aux interactions sociales au sein du groupe, ce que contestent par ailleurs certains sociologues<sup>14</sup>. Ce sens commun géographique est analysé en tant que construction d'une réalité partagée au sein du groupe « orientée vers la communication, la compréhension et la maîtrise de l'environnement social, matériel et idéal »<sup>15</sup>. A l'exception du courant genevois des représentations sociales<sup>16</sup>, qui n'a toutefois jamais étudié les représentations socio-spatiales, cette conception des représentations ne sont pas abordées comme un construit cognitif socialement situé, c'est-à-dire construit en rapport avec d'autres prises de position symboliques. Les représentations sont sociales parce qu'elles sont avant tout culturellement situées. Dès lors, elles ne sont pas considérées comme un révélateur du rapport aux autres et aux choses, mais comme un modèle socio-cognitif de l'objet qui oriente les comportements individuels et les interactions entre individus. Ainsi, les approches psychosociologiques prennent rarement en considération les enjeux sociaux sur l'objet étudié lors de l'analyse.

Pour résumer, les représentations spatiales sont étudiées, d'un côté en psychologie comme des constructions sociales sans grande considération pour les enjeux sociaux<sup>17</sup>, ce qui tend à limiter les analyses aux approches culturalistes de la cartographie cognitive, et d'un autre côté en sociologie comme un système de significations symboliques sans grande considération pour les arrangements spatiaux que l'enquête peut exprimer<sup>18</sup>, ce qui limite cette fois l'analyse à des significations spatiales localisées.

Tout se passe comme si les clivages épistémologiques entre la psychologie et la sociologie<sup>19</sup> empêchaient une analyse des relations entre la cognition spatiale et la cognition environnementale<sup>20</sup>. En effet, focalisée sur le comportement comme expérience individuelle et sur la représentation comme guide pour l'action, la psychologie développe un modèle théorique des représentations spatiales où l'information géographique serait mémorisée sous la forme d'une représentation conceptuelle qui structure un système de significations (catégories spatiales, évaluations de l'espace, etc.), et pratiquée sous la forme d'une image qui structure des arrangements spatiaux quand il s'agit de résoudre un problème spatial<sup>21</sup>. Autrement dit, les arrangements spatiaux de l'image sont abordés comme une modalité fonctionnelle de la représentation pour trouver son chemin, décider de partir ou rester, convenir d'un lieu de

<sup>13</sup> Voir par exemple, De Montlibert Christian, *L'impossible autonomie de l'architecte. Sociologie de la production architecturale*, 1995, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg. Ou plus récemment : Lehman-Frisch Sonia, Authier Jean-Yves, Dufaux Frédéric, « Draw me your neighbourhood : a gentrified Paris neighbourhood through its children's eyes », *Children's Geographies*, 2012, n° 10, pp. 17-34.

<sup>14</sup> C'est le cas de sociologues qui rejettent la conception de l'espace comme contenant. Voir par exemple : Welz Gisela, « Sozial interpretierte Räume, räumlich definierte Gruppen. Die Abgrenzung von Untersuchungseinheiten in der amerikanischen Stadtforschung » : in Kotor Waltraud et Brommer Bettina (dirs.), *Ethnologische Stadtforschung. Eine Einführung*, 1991, Reimer Dietrich, Berlin (cité par Martina Löw, 2015).

<sup>15</sup> Jodelet Denise, « Représentation sociale : phénomènes, concept et théorie » : in Moscovici Serge (dir.), *Psychologie sociale*, 1984, Presses Universitaires de France, Paris, p. 361

<sup>16</sup> Une approche dite socio-génétique des représentations sociales, fédérée autour des travaux menés par psycho-sociologue suisse Willem Doise, puis Fabio Lorenzi-Cioldi.

<sup>17</sup> Depeau Sandrine, Ramadier Thierry, « Approche contextuelle des variations de la notion d'environnement en psychologie » : in Marchand Dorothée, Depeau Sandrine, Weiss Karine (dirs.), *L'individu au risque de l'environnement. Regards croisés de la psychologie environnementale*, 2014, Paris, In Press, pp. 41-60.

<sup>18</sup> Ramadier Thierry, « Articuler cognition spatiale et cognition environnementale pour saisir les représentations socio-cognitives de l'espace », *Revue internationale de géomatique*, 2020, n° 30, pp. 13-35.

<sup>19</sup> Quant à la géographie, son clivage épistémologique interne entre l'analyse et la modélisation spatiale d'une part et la géographie sociale d'autre part incite le premier courant à intégrer plus facilement les approches théoriques de la psychologie alors que le second courant collabore et contribue à celles de la sociologie.

<sup>20</sup> Cette dichotomie, proposée pour des raisons heuristiques par Stokols (Stokols Daniel, « Environmental psychology », *Annual Review of Psychology*, 1978, n° 29, pp.253-295), distingue les analyses sur la construction des arrangements de l'espace géographique exprimés (la cognition spatiale) des analyses sur l'élaboration des significations sociales qui composent les représentations conceptuelles et symboliques de l'espace : croyances, évaluation, etc. (la cognition environnementale).

<sup>21</sup> Paivio, Allan, *Imagery and verbal processes*, 1971, Holt, New-York, Rinehart & Winston.

destination, etc. Leurs liens avec les significations ne sont pas envisagés, ce qui permettrait pourtant de les considérer comme une facette de la représentation (et du rapport à l'espace), l'autre facette étant les significations. Quant à la sociologie, elle reste prudente, à raison, sur l'existence d'une représentation socio-spatiale pérenne en mémoire, de sorte à ne pas réifier l'espace par l'intermédiaire d'un produit cognitif qui serait un double intériorisé de l'espace physique. Dès lors, elle accorde une attention particulière aux rapports symboliques à l'espace tout en restant attentive aux enjeux sociaux des arrangements physiques et de la matérialisation de ces rapports symboliques, pour focaliser ses analyses sur les processus de domination, de stigmatisation et de ségrégation spatiale. La question posée par Ripoll et Tissot<sup>22</sup> est sur ce point éclairante : « Une adresse bourgeoise procure-t-elle vraiment du prestige à un ouvrier, ou ne vient-elle pas plutôt renforcer les rapports de domination par l'invisibilité imposée à celui qui trouble l'entre-soi ? ».

Toujours est-il, cette difficile mise en relation de la cognition spatiale avec la cognition environnementale n'est-elle qu'une question de posture disciplinaire ? Le contenu de la représentation est volontiers socialisé par l'analyse des récurrences des objets présents ou absents, des lieux mentionnés ou non<sup>23</sup>. Le contenu de l'espace physique euclidien et son arrangement sont également analysés comme des produits sociaux<sup>24</sup>. Seul l'arrangement du contenu des images de l'espace semble résister à l'idée qu'il puisse dépendre de processus sociaux. Quels peuvent être les freins à l'analyse des dimensions sociales de la cartographie cognitive ? Est-ce le fait qu'elle est systématiquement reléguée à une utilité comportementale ? Le fait qu'elle soit envisagée comme une compétence cognitive universelle et applicable en tout lieu, le sens de l'orientation ?<sup>25</sup> Löw<sup>26</sup> abonde dans ce sens lorsqu'elle précise que l'explication de ce que peuvent être des compétences spatiales est trop rarement explicitée. Elle est renvoyée à des présupposés où « le sous-entendu est ici que le résultat d'une socialisation spatiale réussie serait de se mouvoir naturellement et avec assurance en de nombreux lieux »<sup>27</sup>.

### **Les significations symboliques de l'arrangement spatial des représentations**

La psychologie environnementale, en éloignant les enjeux sociaux de l'analyse des représentations spatiales, cherche à repérer des processus cognitifs universels qui traitent et organisent les perceptions et les représentations de l'espace. Pour cela, les travaux sondent alors surtout les limites du traitement cognitif de l'espace et reposent sur un double postulat, celui de la complexité de l'information spatiale, et celui de la nécessité de schématiser cette complexité pour réduire la charge cognitive des processus de localisation et d'orientation. Par conséquent, les recherches concentrent leurs efforts sur les caractéristiques physiques des objets et sur les structures spatiales de l'espace physique (et maintenant virtuel) pour révéler les processus cognitifs en jeu. Sans surprise, la sociologie ne voit aucun intérêt à cette double naturalisation des représentations spatiales, d'autant que la méthode sous-jacente à ces travaux consiste à analyser les distorsions spatiales comme des erreurs par rapport à une référence considérée comme objective, à savoir la carte du géographe. Pour cette raison, ce n'est pas un hasard si les collaborations interdisciplinaires sur les représentations spatiales ont surtout reposé sur la collaboration entre la psychologie et la géographie.

Mais quelques résultats concernant les estimations de distances ne sont pas compatibles avec ce cadre conceptuel. Tout d'abord, le géographe Reginald Golledge et ses collabora-

<sup>22</sup> Ripoll Fabrice, Tissot Sylvie, 2010, *art. cit.*, p.6

<sup>23</sup> Haas Valérie, « Les cartes cognitives : Un outil pour étudier la ville sous ses dimensions socio-historiques et affectives », *Bulletin de Psychologie*, 2004, n° 474, pp. 621–633.

<sup>24</sup> Pinçon-Charlot Monique, Preteceille Edmond, Rendu Paul, *Ségrégation urbaine. Classes sociales et équipements collectifs en région parisienne*, 1986, Paris, Anthropos.

<sup>25</sup> Ou plus naturalisé encore quand le « sens de l'orientation » est considéré comme un don que l'individu possède ou non.

<sup>26</sup> Löw Martina, *Sociologie de l'espace*, 2015, Paris, Editions de la maison des sciences de l'homme.

<sup>27</sup> *Ibid.* p. 241.

teurs<sup>28</sup> constatent que la distance entre deux lieux n'est pas toujours commutative : elle peut être jugée plus longue dans un sens que dans l'autre. Le psychosociologue Edward Sadalla et ses collègues<sup>29</sup> découvrent que le statut cognitif du lieu contribue à la non-commutativité des distances estimées. Lorsque le point d'origine de l'évaluation est un point de référence qui définit et délimite toute une étendue géographique (par exemple, la gare pour le quartier gare), tout lieu appartenant à cette étendue est estimé plus proche du point de référence, que ne l'est ce dernier des autres lieux. En France, Jean-Paul Codol<sup>30</sup> retrouve le même résultat en étudiant l'estimation des distances entre les personnes. En effet, statistiquement, un enquêté estime que les autres sont plus proches de lui qu'il l'est d'eux. L'auteur place le schème d'auto-centration au centre de son explication, pour finalement naturaliser et universaliser à nouveau l'interprétation de ses résultats en l'étayant sur la territorialité et à la défense d'un espace personnel. La piste des asymétries dans les rapports sociaux de domination permet en outre d'explorer les relations entre cette asymétrie au sein d'une « distance sociale » et celle des représentations des « distances physiques », autrement dit de conditionner les estimations de distance physiques à la qualité symbolique de l'origine physique et/ou sociale à partir de laquelle elle est estimée.

Sur un autre plan géographique, il s'avère qu'une limite symbolique, comme une limite administrative, favorisent la sur-estimation des distances géographiques<sup>31</sup>. Ainsi, quand un lieu n'appartient pas à l'étendue géographique à laquelle est associé un point de référence, par effet de catégorisation spatiale, sa distance au point de référence est sur-estimée par rapport à un lieu appartenant à l'étendue spatiale de référence<sup>32</sup>. De plus, aux limites physiques, administratives ou sectorielles de l'espace s'ajoutent des limites « fantômes », qui ont les mêmes propriétés d'organisation des arrangements spatiaux que les précédentes. En effet, les distances entre les villes allemandes situées de part et d'autre de l'ancien rideau de fer sont sur-estimées par rapport aux distances entre les villes situées toutes deux en ex-Allemagne de l'ouest ou en ex-Allemagne de l'est. Et ce constat est d'autant plus important que les personnes interrogées ont une opinion négative de la réunification des deux Allemagne<sup>33</sup>. Une dernière étude renforce cette importance des significations attribuées à l'espace en les situant cette fois à un autre au niveau géopolitique : la représentation d'une distance entre villes de deux pays distincts est plus sur-estimée quand il s'agit d'une frontière nationale pour l'enquêté.e, que quand la frontière est étrangère à son pays de résidence<sup>34</sup>. On retrouve ainsi une partie des résultats mis en évidence par Jean-Paul Codol<sup>35</sup> sur la mise à distance symbolique dans la relation soi/les autres. Ces résultats montrent nettement que l'arrangement des objets géographiques dépend de significations sociales associées à l'espace. Ils montrent par la même occasion qu'outre les processus cognitifs du traitement de l'espace, les représentations spatiales dépendent du rapport que l'individu entretient avec l'espace, et que ce rapport ne se limite pas à l'expérience individuelle et subjective des lieux, mais inclue également des prises de position, dont les dimensions sociales peuvent tout autant se retrouver dans la fréquentation ou non des lieux, les significations des lieux et les enjeux de ces fréquentations

<sup>28</sup> Golledge Reginald G., Brigg Ronald, Demko, Daniel, « The configuration of distance in intra-urban space », *Proceedings of the Association of American Geographers*, 1969, n° 1, pp. 60-65.

<sup>29</sup> Sadalla Edward, Burroughs Jeffrey, Staplin Lorin, « Reference points in spatial cognition », *Journal of Experimental Psychology: Human Learning and Memory*, 1980, n° 5, pp.516-528.

<sup>30</sup> Codol Jean-Paul, « L'estimation des distances physiques entre personnes : suis-je aussi loin de vous que vous l'êtes de moi ? », *L'Année psychologique*, 1985, n° 85, pp. 517-534.

<sup>31</sup> Maki Ruth, « Categorization and distance effects with spatial linear orders », *Journal of experimental psychology : Human learning and memory*, 1981, n° 7, pp. 15-32.

<sup>32</sup> Allen Gary, « A developmental perspective on the effects of 'subdividing' macrospatial experience », *Journal of Experimental Psychology: Human Learning and Memory*, 1981, n° 7, pp. 120-132.

<sup>33</sup> Carbon Claus-Christian, Leder Helmut, « The wall inside the brain: overestimation of distances crossing the former iron curtain », *Psychonomic Bulletin and Review*, 2005, n° 12, pp.746-750.

<sup>34</sup> Burris Christopher, Branscombe Nyla, « Distorted distance estimation induced by self-relevant national boundary », *Journal of experimental social psychology*, 2005, n° 41, pp.305-312.

<sup>35</sup> Codol Jean-Paul, 1985, *art. cit.*

ou de ces significations. Autrement dit, la cognition spatiale n'est pas simplement au service d'un rapport fonctionnel et matériel à l'espace. Par son étroite relation avec la cognition environnementale, elle est révélatrice de la dimension spatiale des rapports sociaux. Néanmoins, inclure cette dimension spatiale dans l'analyse sociologique suppose conjointement de rendre compte des dimensions sociales de la cartographie cognitive.

### **De la « carte mentale » à l'expression du rapport socialisé à l'espace géographique**

Il suffit de peu d'expérience sur le recueil des représentations spatiales pour très vite constater que certaines personnes restituent une représentation de l'espace qui n'a rien à voir avec une étendue spatiale, rendant ainsi difficile toute comparaison avec la carte géographique. En effet, les représentations sous la forme de cheminement<sup>36</sup>, et liées à des pratiques effectives de l'espace géographique ou non, à un espace qui est bien plus (bi)directionnel qu'euclidien, sont fréquentes. Trop souvent associées à des compétences cognitives qui font défaut pour représenter l'espace sur un plan euclidien, les analyses reposent sur le postulat implicite, déjà présent dans les travaux de la psychologie du développement<sup>37</sup>, selon lequel les représentations spatiales des enfants tendraient à évoluer vers une représentation de plus en plus ajustée à celle de l'espace euclidien, car seule celle qui s'en approche serait efficace d'un point de vue comportemental. Or, tout d'abord, il est bien plus efficace de savoir prendre un billet d'avion et ce mode de transport pour se rendre à Brasília depuis Paris, que de savoir avec précision où se situe la ville de destination pour s'y rendre ? Autrement dit, comme le propose Martina Löw<sup>38</sup>, c'est l'action qui fait l'espace, une proposition qui a l'avantage d'unifier dans un même modèle le temps et l'espace si l'on s'appuie également sur la proposition équivalente de Pierre Bourdieu<sup>39</sup> à propos du temps, et dès lors que les actes sont envisagés en pratiques comme en représentations.

Ainsi Löw<sup>40</sup> propose une conception de l'espace sensiblement différente de la conception dimensionnelle<sup>41</sup> évoquée en introduction, pour cette fois mettre l'accent sur un modèle relationnel et prendre ses distances avec toute approche localiste, et par la même occasion avec l'espace comme contenant, qu'elle nomme « espace absolu ». Dans sa conception, « les choses dépendent de l'arrangement spatial que nous leur donnons, tandis qu'à l'inverse, dans leur arrangement spatial, elles exercent sur nous des effets spécifiques »<sup>42</sup>. Ainsi, les structures spatiales des pratiques, des représentations et du contenu géographique constituent ensemble l'espace du sociologue. Dit autrement, les dimensions sociales (l'arrangement spatial des pratiques et des rapports sociaux), cognitive (l'arrangement spatial du contenu de la représentation) et géographique (l'arrangement du contenu matériel de l'espace physique) sont trois dimensions interdépendantes qui constituent l'espace et qui, par l'action, sont soumises à des processus et des rapports sociaux qui évoluent dans le temps. L'espace n'est donc plus un concept théorique dépouillé de tout contenu, un réceptacle de la convergence entre les pratiques, les significations symboliques et les objets physiques, mais « une idée de l'espace »<sup>43</sup> forgée à partir de ces trois dimensions. Aussi, il n'y a plus un espace, mais des espaces fondés à partir de l'action sur l'arrangement que chaque dimension porte. Enfin l'espace n'est plus permanent ou immuable, mais dépendant de l'évolution des processus et des rapports sociaux. Espace et représentation de l'espace deviennent indissociables.

<sup>36</sup> Appleyard Donald, « Styles and methods of structuring a city », *Environment and Behavior*, 1970, n° 2, pp.100-116.

<sup>37</sup> Piaget Jean, Inhelder Bärbel, *La représentation de l'espace chez l'enfant*, 1947, Paris, Presses Universitaires de France.

<sup>38</sup> Löw Martina, 2015, *op. cit.*

<sup>39</sup> Bourdieu Pierre, *Méditations pascaliennes*, 1997, Paris, Seuil.

<sup>40</sup> Löw Martina, 2015, *op. cit.*

<sup>41</sup> Veschambres Vincent, 2006, *art. cit.*

<sup>42</sup> Löw Martina, 2015, *op. cit.*, p. 23.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p.23

La proposition de Low est particulièrement intéressante pour l'analyse des dimensions sociales des représentations spatiales, qu'on peut désormais nommer représentations socio-cognitives de l'espace<sup>44</sup>, et ceci pour deux raisons. D'une part l'auteur n'envisage pas l'espace en dehors de la position que les corps et les objets occupent les uns par rapports aux autres (arrangements), laissant ainsi une place à la cartographie cognitive. D'autre part, elle attribue à ce concept une dimension processuelle dans laquelle la socialisation à et par l'espace<sup>45</sup> occupe une place importante. Ainsi, l'espace n'est plus fixe et unitaire, sa représentation n'est plus cristallisée dans une « carte mentale ».

Sur le plan cognitif, le modèle de la métaphore de la carte mentale en psychologie<sup>46</sup> s'approche de celui développé par Löw dans la mesure où l'arrangement spatial des objets de la représentation repose sur une topologie (à côté de, loin de, etc.) plutôt que sur une métrique approximative des distances et des directions. Les processus cognitifs de la topologie sont dépourvus d'un système de référence stable et unifié, car les relations spatiales sont associatives. Toutefois, on l'a vu, le modèle du double codage de l'information spatiale en mémoire ne permet pas de mettre en relation cette topologie avec les significations associées aux objets géographiques ou aux relations spatiales. Or les quelques exemples précédents sur les variations des estimations de distance nous montrent pourtant que ces distances sont finalement bien plus des topologies dépendantes des significations associées aux lieux que des distances métriques, ces dernières n'étant que des artefacts méthodologiques. La preuve la plus évidente est la non-commutativité des distances estimées entre les objets ou les corps. Le sentiment d'éloignement ou la mise à l'écart que provoque la présence matérielle ou symbolique d'une limite renforce l'importance la pensée topologique dans l'arrangement des représentations spatiales.

L'espace représenté n'est donc pas un espace fixe et structuré à partir d'un référentiel stable. Et ce sont de toute évidence les conditions d'expression de cet espace qui le font varier. En effet, une étude a par ailleurs montré qu'à condition de passation équivalente, une représentation spatiale ne varie pas d'un entretien à l'autre<sup>47</sup>. Or cet aspect des représentations socio-cognitives de l'espace est crucial. Il permet de rejeter la notion de « cartes mentales », une notion qui, outre son tropisme mentaliste qui incite à déconsidérer leurs dimensions sociales, accorde un statut de produit essentiellement cognitif, déconsidérant cette fois les processus de socialisation ainsi que les dimensions sociales des schèmes cognitifs ou les conditions sociales de leur mise en oeuvre. Afin d'intégrer pleinement les approches sociologiques, géographiques et psychologiques des représentations socio-cognitives de l'espace, il s'avère nécessaire de les conceptualiser comme *des expressions socialisées du rapport socialisé à un espace physique socialement marqué*. Autrement dit, la dimension sociale est triplement présente quand nous sommes, par exemple, face à un dessin à main levée du centre-ville produit par un.e enquêté.e. Elle est présente dans la technique de recueil utilisé, les interactions liées à l'entretien et les questions posées (expression socialisée), mais aussi dans ce qui est généralement central pour l'analyse, à savoir dans l'arrangement de la représentation spatiale, dans les significations de l'espace et les pratiques spatiales (rapport socialisé) et enfin dans l'espace physique lui-même (socialement marqué par les luttes pour son aménagement comme pour la légitimité des valeurs et des significations qui lui sont attribuées).

En tant qu'expression, la représentation socio-cognitive de l'espace est au mieux une « carte » en tête qui exprime les caractéristiques spatiales des rapports sociaux à l'échelle de l'individu. Des caractéristiques qui évoluent au gré des enjeux socio-spatiaux, et par conséquent au gré des significations de l'espace, ces dernières affectant le système des topologies

<sup>44</sup> Ramadier Thierry, 2020, *art. cit.*

<sup>45</sup> Cayouette-Remblière Joanie et al., 2019, *art. cit.*

<sup>46</sup> Kitchin, Robert, « Cognitive maps: What are they and why study them ? », *Journal of Environmental Psychology*, 1994, n° 14, pp. 1-19.

<sup>47</sup> Blades Mark, « The reliability of data collected from sketch map », *Journal of Environmental Psychology*, 1990, n° 10, pp. 327-339.

utilisées au point que tout se passe comme si elles s'apparentaient à des « coordonnées géographiques »<sup>48</sup>. Contrairement aux approches de la neuro-psychologie ou de l'intelligence artificielle, les sciences sociales ne peuvent comprendre ni les dimensions spatiales des rapports sociaux ni les dimensions sociales des représentations spatiales en conservant le modèle de la « carte dans la tête », plus souvent dénommé « carte mentale ».

\*\*\*

Les cinq articles qui composent ce numéro de *Regards Sociologiques* consacré aux représentations spatiales s'inscrivent dans cette perspective relationnelle et processuelle des représentations socio-cognitives de l'espace. Les auteur.e.s sont tou.te.s des jeunes chercheur.e.s engagé.e.s dans des approches méthodologiques interdisciplinaires. L'histoire des disciplines vis-à-vis des représentations socio-cognitives de l'espace, on l'a vu, pèse fortement sur la manière dont les représentations sont approchées. Ces jeunes auteur.e.s ont su profiter des récentes conceptualisations de l'espace en sciences sociales pour contribuer à leur tour au bouleversement de l'approche des représentations spatiales. Chaque article insiste à sa manière sur l'importance de relever les mots qui accompagnent l'image recueillie, quand bien même cette dernière peut être restreinte à un trait symbolisant une simple limite géographique. C'est précisément dans ce lien entre cognition spatiale et environnementale que réside la force avec laquelle ces travaux portent un regard sociologique sur représentations spatiales. Outre ces convergences, chaque article repose néanmoins sur des terrains aux échelles différentes : du monde (Anne-Cécile Ott) à un objet géographique, en l'occurrence une frontière d'état dans la ville (Kevin Clementi) en passant par un « micro-bassin » de production (Marion Jaume), une ville (Pierre Dias) ou un quartier de la ville (Pierre Joffre), l'échelle géographique est surtout dépendante de la problématique socio-spatiale abordée. En effet l'angle d'approche des représentations spatiales est varié et montre qu'au-delà de l'interdisciplinarité, il y a toujours une discipline qui est plus prégnante dans l'analyse. L'interdisciplinarité n'a-t-elle pas avant tout pour intérêt d'objectiver les limites et de consolider les atouts de chaque discipline à l'oeuvre ?

Les deux premiers articles prennent le contre-pied des échelles spatiales habituellement analysées auprès de la population étudiée. Anne-Cécile Ott nous montre ainsi que les représentations socio-cognitives de l'espace des enfants ne se limitent pas à leur espace de vie, mais aussi que leur représentation du monde ne doit pas être restreinte au modèle des sciences de la terre pour être étudiée et pour saisir les processus de socialisation qui les fondent. Kevin Clémenti insiste aussi sur ces processus de socialisation en se focalisant cette fois la position d'un seul objet géographique dans un contexte urbain, quand la recherche favorise, au contraire, l'analyse des structures spatiales à partir de tous les objets géographiques exprimés. Il concentre alors son analyse sur la frontière d'État de l'agglomération strasbourgeoise en croisant les trajectoires sociales des individus avec les modalités de la mémoire collective de son objet. Quant à Pierre Dias, il n'aborde plus la socialisation a ou par l'espace, mais la socialisation à la représentation spatiale par les rapports sociaux en situant son analyse au niveau des schèmes cognitifs qui sont au fondement de l'élaboration des représentations de l'espace urbain strasbourgeois. Il montre ainsi que ces processus cognitifs n'ont rien d'universel, mais qu'ils sont au contraire conditionnés par les positions sociales des enquêté.e.s. Il propose ainsi trois types de dispositions sociales à se représenter l'espace urbain. Enfin, les deux dernières contributions s'intéressent aux limites dans l'espace géographique qui sont for-

<sup>48</sup> Cette métaphore des significations de l'espace comme « coordonnées géographiques » est probablement plus explicite quand on prend le simple exemple d'un appel téléphonique au cours duquel on précise être au travail quand l'interlocuteur demande où l'on se trouve. Pour plus de détail, voir : Ramadier Thierry, « Logiques sociales et cognitives des représentations sociales de l'espace urbain » : in Christèle Fraïssé, Martha De Alba et Magdalani. Dargentas (dirs.), *Représentations sociales des espaces de vie*, 2022, Rennes, Presses Universitaire de Rennes, pp. 37-57, ou Ramadier Thierry, 2020, *art. cit.*



tement liées aux pratiques quotidiennes des enquêté.e.s. Pierre Joffre analyse celles que des résidents du 18<sup>ème</sup> arrondissement de Paris tracent pour circonscrire leur quartier. Il conçoit les représentations socio-cognitives de l'espace comme un moyen pour étoffer l'analyse des rapports sociaux depuis l'appropriation de l'espace, tout en attribuant à l'outil utilisé le statut de médium entre enquêteur et enquêté.e.s et pour permettre à ce dernier d'exprimer ce qu'il entend de l'objet étudié. Il montre enfin quelques processus de mise à distance symbolique qui accompagnent l'appropriation du quartier. Marion Jaume étudie les limites du bassin de production d'un oignon telles qu'elles sont tracées par un ensemble d'acteurs qui ont des intérêts différents dans cette production agricole. Elle pointe, dans un contexte où l'oignon de Toulouges n'est pas labélisé, des différences quant aux normes tacites et aux interactions sociales selon les positions sociales occupées et observe leur incidence sur la représentation de ce bassin de production. Ces cinq recherches analysent, à leur manière avec des modèles théoriques pourtant différents, l'expression spatiale de rapports sociaux.